

Jacques Matrain retint son haleine pour mieux entendre ; son frère, le coude sur la table et la tête somnolente appuyée sur son bras, continua son monologue :

—Le sac... voilà le grand mot lâché... Imbécile de Jacques, qui ne se doute de rien... Pas bête, le Prussien... c'est pas lui qui s'embarquait sans biscuit... oui, il en avait mis plein son sac... Ah ! le bon biscuit... un million, rien que cela, dans la doublure...

Jacques Matrain, les yeux démesurément ouverts, fit un soubresaut ; il commençait à comprendre.

—Et j'entends des idiots répéter chaque jour : "La guerre néfaste, l'atroce guerre..." Mais, crétins que vous êtes, sans elle serais-je riche ? cet excellent Allemand aurait-il laissé son sac à Jacques ? Par exemple, il n'était pas méfiant. Ce n'est pas moi qui confierais à personne un tel sac de voyage !... Un million en billets de banque, entre cuir et chair : ce sont bien des idées de Prussien. Bête de Jacques, va, ne pas avoir deviné le magot ! Si je n'avais pas été à Paris, pourtant, je ne l'aurais pas trouvé non plus... Dieu de dieu ! quelle nuit : dans la chambre, Lotand mort, sa femme qui pleurniche, et, de l'autre côté du mur, Pierre Matrain, son sac sur sa chaise boiteuse, et un million dedans...

Le serrurier essaya de rire, il ne put en venir à bout.

Son frère, pâle comme un spectre et la sueur lui perlant sur le front, n'avait pas fait un mouvement ; son regard, de plus en plus animé, n'avait point quitté l'ivrogne ; parfois, sa respiration halelante indiquait l'émotion intérieure qui l'agitait et qu'il s'efforçait de comprimer. C'était tout.

Jacques n'en pouvait plus douter, le sac de voyage prêté à son frère, lors de son voyage à Paris, était la cause de sa fortune ; mais des points obscurs restaient à éclaircir. Comment avait-il pu trouver un million dans ce sac, puisque lui, qui l'avait ouvert et manié cent fois, n'y avait rien trouvé ?

Que signifiaient ces mots entre cuir et chair ? Comment supposer qu'un million pût tenir dans un sac de voyage ?

Tout à coup, Pierre Matrain prononça plusieurs paroles intelligibles. Jacques remit à plus tard ses réflexions et, de nouveau, prêta l'oreille :

—Au diable l'enterrement... il était bon le billet de mille que j'ai changé : ils le sont tous... beau paletot, ma foi ; oui, mais pas si bonne doublure que le sac... Sans la pointe, pas d'effort pour tirer le mouchoir, pas de déchirure... pas de million...

Jacques savait, maintenant, tout ce qu'il lui importait de connaître ; il eut un rugissement de tigre blessé ; sa proie ne pouvait plus lui échapper ; il la tenait dans sa main, il en était maître. Cette fortune subite, qui lui avait causé tant d'insomnies, il en savait donc l'origine, et lui-même l'avait tenue entre ses mains, chez lui, pendant des jours, pendant des mois, et ne l'avait pas devinée. Oui, il n'était qu'un stupide imbécile, comme le disait son frère ; mais la face des choses allait changer ; un million pour un c'était trop ; part à deux, ou sinon c'était une guerre à mort.

—Ohé ! Pierre, s'écria Jacques Matrain, en secouant violemment le bras de son frère, qui ronflait comme un tuyau d'orgue, veux-tu nous faire passer la nuit blanche au milieu de tes liqueurs ?

Le serrurier releva machinalement la tête et se frotta les yeux :

—Est-ce qu'il y a longtemps que je dors, dit-il, d'une voix de plus en plus avinée ?

—Non ; mais il est temps de se coucher. Donne-moi le bras, je vais te conduire à ta chambre.

—Ah ! tu sais, Jacques, c'est gentil à toi, balbutia, du mieux qu'il put, l'homme au million ; c'est d'un bon frère, cela ; du reste, les frères sont toujours là, pas vrai ?

—Comment donc, répliqua le brocanteur, la fraternité ? il n'y a que cela de vrai sur la terre. Allons, au lit !

Et, prenant Pierre sous le bras, il le souleva de dessus sa chaise, non sans s'y reprendre à plusieurs fois ; lorsqu'il fut debout, voyant que la montée de l'escalier qui conduisait à sa chambre allait devenir un chemin inaccessible pour l'ivrogne, Jacques prit son frère dans ses bras, comme une mère prendrait son enfant ; en quelques enjambées il atteignit l'étage supérieur, déposa le serrurier sur son lit ; descendit, ferma la porte du dehors, et regagna son logis.

L'intéressante révélation qui venait de lui être faite avait chassé le sommeil des yeux de Jacques Matrain. En arrivant dans son magasin, le brocanteur alluma un reste de bougie qu'il trouva sous sa main, et, montant sur une table qui garnissait ce coin de l'appartement, il atteignit ce fameux sac de voyage afin, en examinant l'intérieur, de se rendre un compte exact de la scène de la trouvaille, telle que son frère venait inconsciemment de la raconter.

Le regardant de près, il aperçut la déchirure ; vingt fois il avait ouvert l'objet en question sans se douter qu'elle existât ; le soin que Pierre avait mis, du reste à la dissimuler, demandait un œil exercé pour la découvrir.

—Ainsi, se dit le brocanteur, voilà d'où est sorti le million. Etais-je bête, de ne pas l'avoir deviné tout d'abord, dès que le hasard m'a jeté ce sac voyage entre les mains ! Par le fait, qui aurait sup-

posé un tel trésor dans un endroit pareil. Ce qui me confond, c'est de l'avoir vu la propriété d'un soldat ? Après tout, le drôle cachait peut-être son jeu.

—Ah ! maître Pierre, quel réveil inattendu pour toi, car tu penses bien que les choses n'en vont pas rester là. Peste ! un million, rien que cela !... part à deux, cher ami, comme de bons frères que nous sommes ; tu ne diras pas que je suis exigeant ; au pis aller je pourrais exiger tout ; ce sac m'appartient et, par conséquent, son contenu ; j'en suis possesseur par droit de conquête, c'est vrai ; mais si la Prusse nous dépouille de deux provinces, pourquoi aurais-je des scrupules à garder ce sac allemand ? La question reste donc à vider entre nous.

—Si j'en juge par l'année qui vient de s'écouler et le silence prémédité de Pierre pendant cette période, la rétrocession de cinq cent mille francs, pas un sou de moins, va être un tantinet difficile à obtenir ; mais quand le cher frère verra que je ne badine pas et que je suis maître de son secret, il faudra bien qu'il s'exécute.

—Maintenant, autre histoire : dois-je entamer dès demain ce délicat chapitre ? Faut-il attendre quelques jours, afin de lui donner le temps d'oublier son ivresse de ce soir et ses confidences si sincères, puisque elles ont été faites sous l'empire du vin ? Je vais réfléchir à cela ; la nuit n'est pas de trop pour me permettre de prendre une décision. Allons, allons, la journée n'est pas mauvaise ; au lit, il est tard et c'est le cas où jamais de faire des rêves d'or.

Jacques Matrain monta à sa chambre ; minuit sonnait à la Cathédrale.

XVI

La journée du lendemain se passa sans incident.

Jacques avait décidé de ne rien brusquer, d'attendre chez lui la visite de son frère, et de voir si un souvenir, si vague qu'il fût, des révélations de la soirée, lui était resté dans la mémoire.

Si le brocanteur n'eût écouté que son premier mouvement, il serait allé de l'avant et aurait même provoqué une explication nette, catégorique, sans périphrases, sur le sujet à approfondir ; mais, ainsi qu'il l'avait dit, la nuit avait porté conseil : A quoi bon provoquer une esclandre ; était-il nécessaire que tout Amiens sût la brochette des deux frères, dans le cas où le serrurier ne voudrait pas entendre raison ? Fallait-il raconter, à tout venant, l'histoire du sac de voyage ? Le public serait-il disposé à y ajouter foi ? La police elle-même laisserait-elle se propager ces bruits sans se mêler de la chose ? Pour essayer d'obtenir un demi-million ne courrait-il pas le risque de perdre le million tout entier ? Mieux valait donc agir avec prudence et par persuasion ; le succès serait peut-être difficile à remporter ; qu'importe ! il fallait opérer sans heurt, sans bruit ; sous le manteau de la cheminée, selon l'expression vulgaire ; si Pierre refusait d'acquiescer, eh bien, on irait plus loin !

Le mercredi suivant, dans la soirée, Jacques Matrain aperçut son frère au bout de la rue et paraissant se diriger, en promeneur, de son côté.

—Enfin ! murmura à mi voix ce dernier.

Jacques, qui se tenait près de la porte d'entrée, revint dans le fond de la pièce et changea de place quelques menus objets, afin de se donner une contenance.

Pierre Matrain entra.

—Eh bien, que deviens-tu donc, dit-il à son frère, depuis dimanche je ne t'ai pas revu ?

—C'est bien ta faute, répondit le brocanteur, tu soignes tes invités à les rendre malades pendant plusieurs jours.

Le serrurier se mit à rire bruyamment.

—Comment, reprit-il d'un air étonné, tu as été indisposé ?

—Tu es superbe, en vérité, tu me donnes un repas de Gargantua : vins de choix, liqueurs superfines, tout le confort d'un lord anglais, et tu voudrais que l'estomac ne se ressentit pas de ces absorptions inaccoutumées et si variées ?

—Peuh ! regarde-moi, suis-je malade ?

—Non, maintenant ; mais lundi tu aurais pu l'être.

—Pourquoi cela ?

—Parce que nous avons bu autant l'un que l'autre, j'imagine.

—J'ai la tête solide.

—Oui, sur tes épaules.

—Je ne me grise jamais.

—Farceur, va ! répliqua en riant Jacques Matrain, et en secouant, de sa rude main, l'épaule de son frère.

—Comment, farceur ?

—Rappelle-toi donc que tu n'avais plus le sentiment des choses, lorsque je t'ai quitté ?

—Je ne me rappelle rien ; j'étais fatigué par la chaleur, voilà tout.

En entendant les cinq premiers mots que le serrurier venait de prononcer, Jacques poussa un soupir de satisfaction.

—Voyons, ajouta Pierre Matrain, prenons-nous un bock de bière ?